



Tous les hommes, toutes les bêtes, porteront des masques à gaz, au front comme à l'arrière. En bas, on voit un groupe de jeunes officiers de la Reichswehr, armée allemande de 100,000 officiers et sous-officiers, faisant des manœuvres avec des soldats de plomb.



CE QUE SERA LA PROCHAINE GUERRE...

JUSQU'À 1914 les divers états-majors avaient tous à peu près la même conception de la science militaire. Leurs projets de mobilisation et de batailles présentaient une analogie frappante: toutes assignaient le rôle principal à l'infanterie, armée de baïonnettes et de fusils. Tout au plus les pays plus riches appuyaient-ils l'action de leur infanterie d'un nombre plus considérable de canons que leurs concurrents moins fortunés. Ainsi la proportion de canons pour mille soldats variait entre trois et sept, mais, cette différence mise à part, l'infanterie restait incontestablement la "reine des armées".

LES EXPERIENCES FOURNIES PAR LA GRANDE GUERRE

En 1914, une division d'infanterie française comprenait 9,600 soldats, appuyés par 24 mitrailleuses et 36 canons. En 1918 le nombre des soldats à fusil n'était plus que de 2,300, par contre celui des mitrailleuses et des lance-mines s'élevait à 420, celui des canons à 412. Bien entendu, le nombre des soldats préposés au maniement de ces armes s'accrut en conséquence.

Alors qu'en 1914, 32 hommes étaient destinés au maniement d'un canon et 14 à celui d'une mitrailleuse, vers la fin de la guerre 3 hommes suffisaient pour assurer le service d'un canon ou d'une mitrailleuse placés à l'intérieur d'un tank. Ainsi donc, une fois de plus, la machine économisait le matériel humain. C'était d'autant plus appréciable qu'il s'agissait là d'un engin de guerre relativement bon marché.

Dans l'été de 1917, pour ouvrir la bataille des Flandres et détruire les tranchées allemandes, les Anglais mirent en oeuvre 4 millions de boulets de canon (grenades et obus compris) sans pour cela s'assurer une victoire écrasante. Cette canonnade occasionna une dépense d'environ 2,4 milliards de francs, somme suffisante à la fabrication de 17,000 tanks qui n'auraient pas manqué de briser définitivement la résistance allemande.

Même expérience avec les avions de guerre. En 1914, il existait un avion pour 5,000 soldats d'infanterie français. En 1918 ce chiffre fut élevé à 55. Alors qu'au

début de la guerre l'avion ne jouait qu'un rôle d'informateur, vers la fin il s'était transformé, comme chacun le sait, en une arme redoutable.

POUR OU CONTRE LA MOTORISATION

L'enseignement de la guerre joint au progrès rapide de la technique accompli depuis cette époque devrait inciter les états-majors à abandonner l'ancienne méthode fondée sur l'infanterie et l'artillerie à chevaux, pour des tanks blindés et la flotte aérienne. L'infanterie n'aurait plus d'autre rôle que d'occuper le terrain déblayé par les tanks; la cavalerie devrait disparaître, du moins des fronts, et l'artillerie se motoriser entièrement.

Cependant, une réorganisation complète dans ce sens ne s'est pas accomplie, tant s'en faut, et cela pour plusieurs raisons. Je n'en citerai que deux. D'abord les progrès rapides de la technique ne permettent pas, en temps de paix, une motorisation très loin poussée des armements, étant donné que les inventions se succèdent à une cadence vertigineuse et que les engins, modernes il y a trois ans, sont aujourd'hui surannés. C'est pourquoi le jour où se déclenchera la future guerre, les engins mécaniques ne se trouveront pas en très grand nombre au front. Mais il y a encore une autre raison qui empêche la réorganisation fondamentale des armées: c'est l'esprit conservateur propre à tout état-major.

LES ENSEIGNEMENTS DES DERNIERES MANOEUVRES

L'importance des dernières grandes manœuvres réside précisément dans ce fait que les différents états-majors ont été amenés, en cette occasion, à résoudre la question de savoir si le rôle décisif doit être confié, comme par le passé, à l'infanterie, ou bien aux armées de terre et d'air motorisées. Les Anglais et les Américains, tout en augmentant sans cesse leur flotte aérienne, penchent vers une motorisation complète de leur armée territoriale, surtout parce que la motorisation d'une armée relativement petite de mercenaires comme la leur n'occasionne pas de frais trop lourds. Les Italiens ten-

dent à transporter le centre de gravité de leurs armements dans la flotte aérienne, alors que les Français, plus conservateurs, continuent à voir dans l'infanterie, fortement appuyée d'ailleurs par les tanks et les avions, l'arme principale des futurs combats.

Particulièrement révélatrices à cet égard ont été les manœuvres aériennes de l'Italie en 1931, où prirent part mille appareils militaires et au cours desquelles l'un des adversaires, muni de 400 avions, simula, à l'aide de bombes et de gaz, une dévastation complète de Milan, capitale supposée de l'ennemi, qu'il réduisit à demander la paix. Cette performance a prouvé qu'en cas de suprématie aérienne il serait possible de gagner la victoire sans aucun recours à l'armée territoriale.

Le thème des dernières manœuvres navales italiennes, auxquelles prirent part 100 bâtiments de guerre et 200 avions, consista en l'attaque et la défense d'un important convoi militaire embarqué sur 16 grands paquebots et faisant route de Tripoli à Tarente, avec escale sur une île imaginaire. Cette manœuvre inquiéta particulièrement la France qui y vit une préparation en vue de la destruction de ses troupes coloniales en partance pour la Métropole. Tripoli symbolisait à ses yeux Alger ou Tunis, l'île imaginaire, la Corse, Tarente-Marseille ou Toulon.

Enfin, les récentes manœuvres terrestres de l'Italie, avec 50,000 soldats, se déroulèrent dans les montagnes. On comprend fort bien cette préoccupation, étant donné qu'au cas où l'Italie se trouverait opposée à la France ou à la Yougoslavie, une grande partie de la guerre serait confinée dans des régions montagneuses.

Quant aux manœuvres terrestres françaises, dont le thème fut de parer à une éventuelle attaque allemande, elles furent circonscrites entre Metz, Verdun, Reims et Châlons-sur-Marne et aboutirent, en dépit d'une défense acharnée, à la destruction de la ville de Reims. Les Français ont d'ailleurs organisé une autre série de manœuvres dans la région Nord du pays, aux environs de la Manche, en vue de la défense contre une attaque, venant du côté des îles britanniques, à quoi les Anglais, malgré les liens d'amitié politique qui les unissent à la France,

répliquèrent par la mise en scène d'une attaque aérienne éventuelle partie des côtes bretonnes.

Notons en passant que l'armée rouge a également organisé des manœuvres motorisées.

Plusieurs conclusions s'imposent après l'examen de toutes ces manœuvres. Il est à prévoir que la guerre commencera de part et d'autre par une attaque, attaque organisée, sans aucune déclaration de guerre préalable, par les forces aériennes et terrestres motorisées.

LES GAZ POUR L'ATTACHE ET LA DEFENSE

Il existe encore un moyen de guerre dont l'emploi dans l'attaque et la défense ne peut guère, par exemple, être expérimenté au cours de manœuvres. Nous voulons parler des gaz qui, sans doute, seront surtout projetés du haut des avions. La plus grande incertitude règne dans ce domaine car aucun pays ne peut prévoir quels seront les gaz auxquels son ennemi aura recours. Nous connaissons les gaz lacrymogènes, asphyxiants et asphyxiants corrosifs. Pendant la grande guerre, les gaz n'ont pas joué de rôle décisif et bien qu'ils aient constitué une arme particulièrement désagréable, on est arrivé à s'en préserver plus ou moins bien grâce aux masques à gaz. Ainsi les lésions provoquées par les gaz ne déterminèrent la mort que dans un pourcentage relativement minime, deux pour cent. Cependant, il est certain que l'emploi de nouveaux gaz aura des effets désastreux et balayera impitoyablement la vie du champ de bataille, surtout étant donné que le port des masques à gaz, aussi bons qu'ils soient, ne peut se prolonger indéfiniment. C'est pourquoi il est essentiel de continuer la construction des tanks de telle sorte qu'ils puissent se préserver des gaz, l'avion échappe assez facilement aux effets de cette armée. Le danger des gaz est donc un argument de plus en faveur de la motorisation.

En conclusion, le progrès de la technique de guerre fait des Etats industriels des ennemis infiniment plus redoutables qu'ils n'étaient au cours de la dernière guerre; par contre il les rend plus vulnérables aux attaques aériennes que les pays agraires.

Par François JULIER

Ancien colonel de l'état-major

autro-hongrois